

L'important mouvement migratoire du Haut-Aragon ne date pas d'hier. D'abord transhumance saisonnière, il devient flux à sens unique dès que les montagnards prennent conscience que leur survie passe par un voyage sans retour à travers les cols pyrénéens.

Que sont devenues ces familles chassées par la famine et la misère? Que sont devenus ces enfants loués en France par leurs parents dès l'âge de 12 ou 13 ans? Bon nombre d'émigrés n'ont jamais revu leur village d'origine et leur intégration parmi la population autochtone s'est faite sans trop de problèmes.

On sait peu de choses sur les exilés des siècles passés. Ils n'ont pas tous fait fortune, mais certains toutefois ont marqué de leur empreinte les villes ou les pays où le hasard les fit s'établir. Une rencontre fortuite m'a permis de découvrir l'étrange odyssee d'une femme que rien ne semblait destiner à une quelconque notoriété.

16 mai 1859. Une fille prénommée Teresa naît à Revilla, « Casa la Miguela ». Elle est issue de Francisco Bernad et de Francisca Garcés, respectivement originaires d'Estaronillo et Revilla.

Revilla, village du bout du monde où isolement, vie rude et misère sont le lot de chacun. Une poignée de bâtisses serrées à l'abri d'une falaise faisant face à l'imposante barrière du Castillo Mayor et bordant la Garganta d'Escuaín. Régulièrement brûlés par le soleil ou saccagés par de violents orages de grêle, les champs en terrasses ne

donnent que de maigres récoltes pour un travail quotidien acharné. Un enfant, c'est l'assurance de deux bras pour demain, mais c'est aussi dans l'immédiat une bouche supplémentaire à nourrir. Seule solution s'offrant aux familles les plus déshéritées: la location en France des enfants aptes à exécuter quelques travaux. Les garçons s'occuperont des troupeaux ou bien travailleront dans les champs, les filles deviendront bonnes à tout faire pour une durée déterminée à l'avance. Les affaires se concluent généralement sur le pont d'Arreau, le jour de la foire de la Saint-Barnabé¹. Véritable bétail humain, les enfants y sont jaugés, tâtés, examinés de la tête aux pieds. Les plus grands et les plus forts ont les meilleures chances d'être choisis; les mains calleuses sont un bon critère d'embauchage si elles sont alliées à une bonne dentition. Quelques pièces changent de mains, une vague promesse — rarement tenue — de bons traitements se perd dans le brouhaha de la foule, les sanglots ravalés muent les sourires en grimaces: l'heure de la séparation a sonné...

Teresa n'est ni grande ni robuste. Il est vrai qu'elle ne mange pas souvent à sa faim. Comble de malchance, sa mère meurt relativement jeune, et son père, bientôt, ne pouvant subvenir seul aux besoins de ses enfants, doit se résoudre à conduire la fillette en France où un éventuel employeur assurera au moins sa nourriture.

Elle est âgée de 13 ans, analphabète comme toutes les filles de son village, et bien entendu, n'entend pas un traître mot de français. Qu'importe! Ses proches lui ont si souvent dit que la nourriture ne manquerait pas, qu'elle accepte de s'exiler sans la moindre difficulté; et c'est baluchon sur le dos et les pieds serrés dans sa première paire de chaussures qu'elle franchit le port de Bielsa en compagnie de

1: La guerre de 1939-1945 a mis un terme à cette transhumance pratiquée depuis des temps immémoriaux.

son père. Ce long voyage pédestre lui permet, certes, de découvrir la riante vallée d'Aure si différente des paysages aragonais, mais aussi de voir à l'œuvre les « recruteurs » de l'époque affichant outrancièrement sur leurs grosses moustaches les reliefs du repas qu'ils viennent de faire et qui sont le meilleur appât pour ce genre de racolage en milieu misérable.

Pour une fois, la chance sourit à Teresa : elle entre au service d'une famille d'Ancizan qui la traite convenablement puisqu'elle refuse de retourner chez elle à l'expiration de son premier bail. Elle a trop connu la misère dans son Aragon natal et trop tremblé à chacun des orages depuis le jour où la foudre l'a commotionnée au point de la priver de parole durant plus d'une semaine...

Travailleuse, dévouée, elle donne entière satisfaction à ses employeurs mais n'aura pas l'occasion de s'asseoir sur les bancs d'une école. Elle ne saura donc jamais lire ni écrire ; le fait de savoir compter lui paraît amplement suffisant.

Délaissant Ancizan, elle travaille bientôt à Saint-Lary. Sa condition n'évolue pas pour autant puisqu'elle conserve sa qualité de domestique. Les années passent. Teresa n'est pas précisément ce que l'on peut appeler une jolie fille. La voici en âge de fonder un foyer. Sa petite taille et son physique assez ingrat n'attirent pas beaucoup les hommes, mais l'un d'eux toutefois la demande en mariage. Elle accepte, et le 20 octobre 1882, elle épouse François, Pierre, Stéphane Nars, 33 ans, blessé de guerre et journalier de son état. Désormais, on ne la connaîtra plus que sous le nom de Thérèse Nars, — l'officier d'état-civil ayant francisé son prénom — et ses véritables origines seront ignorées de la plupart des personnes qu'elle sera appelée à côtoyer.

Mais cette union n'est pas une réussite. Déçue par l'intempérance de son mari, sa paresse, et par une vie qui ne correspond en rien à ses aspirations, Thérèse quitte rapidement le domicile conjugal. On ne divorce pas à cette époque. Compte tenu des circonstances,